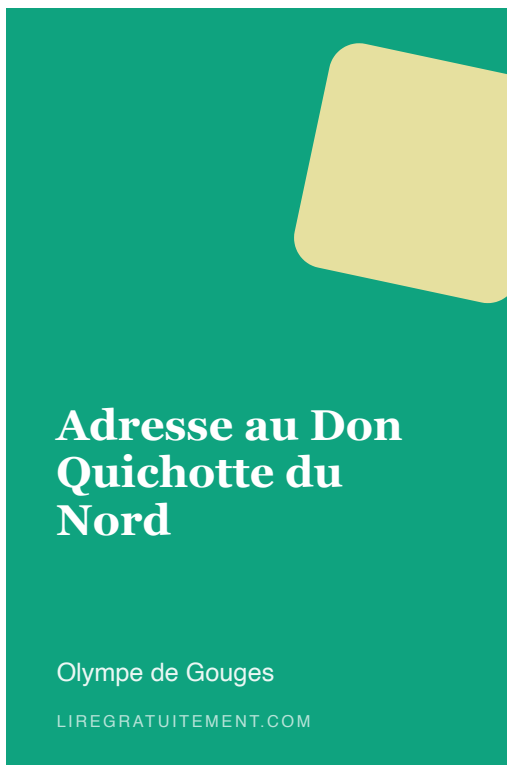




Adresse au Don Quichotte du Nord

Olympe de Gouges

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Adresse au Don Quichotte du Nord

J avois toujours penfé que la phiîofophie & fef prit etoient plus naturels dans ta maifon qi!» 'L vam pouvoir arbitraire des rois : j avois encoVcru

N3PjeS jCe nLâpp°rts ' gue "héritier du Salomon du Nord de 1 homme lettré, de l'ami des a ts, nauroit ni embraïie le parti parri-cide d'enfans

ingrats qui

cherchent à déchirer le fein de leur mère-patrie , ni formé l'ex-travaçant projet de foumettre un peuple formidable, qui, maître fouverain de fes lois, a voulu régénérer fon gouvernement. Il ne veut pli s pour idoles que la liberté & l3 égalité , fans que nul ait le droit de s'y oppofer. Je t'avoue que je ne te croyois pas capable d'une tentative au ffi inouïe qu'im* poffible ; & fi Dumouriez n'avoit point atteflé tes proportions , tes menaces , je traiterons de fable tout ce qu'on répand fur ton compte Te voilà donc vaincu , déloyal potentat , tri (le pouifendeur des géants, petit roitelet de la terre ufurpée ! Supporte Tépigramme , fi tu en as la force; écoute la raifon , fi tu peux devenir fage. Je ne fuis pas le général Dumouriez, pour te traiter en grand roi , ou, pour mieux dire , te perfiffier royalement. Dumouriez a trop d'efprit pour te croire un héros magnanime d'après ta folle entreprife, & je lailfe ce général te donner la chaife : je vais t'apprendre qui je fuis : un ammaî extraordinaire , fi tu le veux, mais penfant fainement; «n de ces êtres courbés , depuis des fiècles , fous le joug tyrannique des

préjugés ma feu lins ; c'èft te dire allez que je fuis femme , mais de ces femmes qui égalent nos grands hommes en vertus 8c en courage ; & , fi tu avois reçu ces avantages, je te d;lois mon égal. Tu es roi , par conféquent petit 8c SHédiocre : cependant je veux bien te parler comme à un homme.

Dis-moi, fi le ciel t'avoit fait naître citoyen , de quel œil verrais - tu les 'crimes des rois ? Eft ce fur l'ignorance des hommes qui les a, depuis tant de Cèdes, enchaînés aux chars des tyrans , que tu fondes &on pouvoir iilufoire ? La fotife a ciifparu ; la fai rite

n'es plus qu'un Tain fantôme. L^rois - moi , deviens philofophe.

Efl-cepar les misères incalculables des peuples, que, pour anOuvrHa dépravation des cours , tu as quitté ton empire à ciehein ae ven-r relever un trône écroulé ious les ruines des forfaits ? Si tu fens dans ton ame qnexque vertu étrangère chez les potentats, rends-toi aux avis d'une femme qui n@ connut jamais la contrainte ni rimpodure : apprends auffi qu'elle eut le courage de défendre fon roi au milieu des périls oui le menaçoient , tant qu'elle a du le croire fidèle à les fermens fondés fur la garantie de fes plus chers inté- 1^,e dédaigné point les confeds d'une être ju-fie ex lenfibie , anèz bon obfei vateur pour avoir dès long temps prophétifié les grands événemens. Ce que je te u î rois pour toi-même , ne ferait que répéter tout ce que les échos rendent partout , que ton peuple murmure de(cette guerre inconfidérée , de cette dspenfe formidable qui va l'écraser d'impôts. Je crains que cette Don - Quichottade ne t'apprenne trop tard ton devoir : pour t'en donner une preuve évidente lis quelques-unes de mes productions que je joins à cette a art 3e. Apprends qu'un roi a déjà perdu fon pouvoir, quand fon peuple murmure.

Je consens que j'ai été à mon tour le Donyuichotte du roi des François ; que mes jours ont été menacés plusieurs fois, pour avoir pris la détentle avec toute l'énergie dont je suis capable. Je ne . accablerai pas , parce qu'il est malheureux; mais “ mra, trompée , moi & la moitié de la nation : il n'a suivi que les conseils des perfides, des gens sans aveu qu'il a gages pour creuser son précipice. Pour l'émir.e, je ne t'en parle pas : une clémence miraculeuse©

peut seule la sauver. Quel est donc ton dessein ? précipiter son supplice , si tu t'approches de la capitale ? Sois convaincu que la fuite seule de l'étranger peut la sauver : voilà le feu! traité que les Français contracteront avec toi & tes compagnons d'infortune ; la république ne leur fera grâce qu'après que tu auras abandonné ses Etats, & que tes alliés auront fui le territoire français. Crois-moi, Frédéric, donne , le premier , cet exemple de prudence , s'il en est temps encore ; raffermis ta couronne chancelante ; apprends à l'école de Louis XVI à devenir un bon roi , l'ami de ton peuple , plutôt que de tes courtisans, Je te citerai ce vers de Voltaire, qui t'offre un grand moyen de méditation & de morale :

cc Le premier qui fut roi* fut un roi si heureux ».

Ce vers t'apprend que la fortune & le hasard qui ont fait les rois , ne font pas les droits imprescriptibles de la main souveraine des hommes; & lorsque cette main impotente a prononcé , les rois doivent obéir à leur tour. N'est-ce pas absurde, conviens-en avec moi , qu'un seul homme ravage les trésors de la société de la grève d'impôts , pour satisfaire seulement ses passions déréglées ? Et quels fruits espéres-tu de tes efforts Impuissais ? Réfléchis un moment , je t'en conjure ; défends de ton ballon gonflé d'orgueil ; défends-en avec prudence ; la direction en est perdue

; 8c fi tu ne veux pas m'en croire, crois- en la fidèle hiftohe de l'Univers : arrête-toi un moment fur le chap:tre des révolutions. A quelle déplorable ineptie les rois font ils donc condamnés ? Ils apprennent Thifloire , mais yne hiffoire parafite & menfongère, telle que peuvent la fabrique* des inflituteprs corrompus , toujours

trop foigneux d'écarter leurs élèves du chemin glorieux que le vertueux Fénélon fut tracer aux enfans des rois ; ils les bercent d'une prétendue autorité fuprême qui les plonge dans un profond fommeil: ce n'eft qu'à leur réveil que les rois défabufis apprennent à connoître les caufes des révolutions.

Frédéric , fi tu es fage, tu évacueras promptement notre territoire ; & fi l'offre que te fait un général' non moins habile que valeureux, excite de nouveau, ton ambition pour terraffer ton ennemi-né, ta dé*« faite même deviendra une conquête aux yeux d<g ton peuple ; mais fi , comme l'incomparable Don Quichotte de la Manche, tu combats des géants réels, je crains pour toi qu'il ne te refte pas même un moulin à vent pour ta retraite. Tes pareils t'avoient promis un quine à cette loterie royale; il ne te fortira pas un extrait..

Tu croiras peut-être que la terreur me cfiète ce langage ? tu me ferais injure. Les affaifins, les agitateurs qui portent l'effroi dans les âmes timorées- , ne me croient pas capable de cette foibleffe. J'ai défendu Louis XVI tant que je l'ai cru vertueux : mais j'abhorre les citoyens qui, fous d'autres rapports, voudroient l'imiter & hériter de fa dépouille.

Un tyran couronné , un citoyen tyran font, à mes yeux , les fléaux de la fociété : leurs crimes font égaux, quelle que foit la di-

verfité de leur ambition. Frédéric, tu vas apprendre à me mieux connoître. Tu fais que le glaive est encore levé sur la tête de l'innocent, comme sur celle du coupable : eh bien! tu vas me voir pourfuivre ces mêmes affaires, comme j'ai

pourfuit les trames de la cour. Je ne voulois point une mme-reffion sanglante ; je voulois que la nation réduisît Juifs..XVI a régénérer la nation: il feroit encore sur son trône: mais le maître de tout avoit sans doute

■fa- 6 JU 1 nen ,510*t Plus digne à cette faine inique-on du t o août a coupé le nœud gordien qui -.en oit dans l'induction tous les bons citoyens. Après la tempête, chacun reconnut : on s'est rendu compte, à 9Pm@n 17 69 à la fin; les belles âmes autour de

la patrie. Lotus XVI & la femme ont été démasqués; & pourquoi ne es a-t-on pas chassés? Et nous avons encore ans à oier.. des ennemis du repos public , des nronlres qui o ont ni le pm-fique ni le moral de l'homme; ces montes ont de l'influence ; ils abusent de la confiance du peuple : mais le peuple effraie : un jour de diable , il reconnoîtra ces perfides. Ces malveillans tendent à la dictature. A la cŒtature! grand dieu ! la lie des hommes, l'effroi de l'humanité ? Les crimes réunis, & pour la première fois d'accord, préparent ans e, ténèbres des maux que le Sénat français prévendra sans doute. Ah! que ne peut-il fortir de cet aréopage moderne un décret qui joigne la famille de Lotus XVI à ces perturbateurs de la société ! Quel supplice pour les réprouvés , de se voir réunis ! Qu'on es bannisse de nos bords, Sc que nous puissions dire :

Le jöt qui les porta recule épouvanté !

Voilà la seule vengeance que je crois digne des Français. °

Ah ! Frédéric , que ne puis-je voir cette ménagerie conduite par le féroce 'algonquin Marat, arrré du fouet anglant des Euménides ! on pourroit alQrsfurnommeï

Tcette ,c°rTtrée VlJkù* tyrans. Louis XVI mort, Louis XVI vivant m'importune fur le fol rourn du fang des citoyens. Sés ennemis les plus acharnés" voudraient le rougir de nouveau : je voudrais les réunir .pour leur tourment, & fauver ma patrie de leur perverfiie. Crois- tu actuellement à ira terreur? Si Juré te venoit avec fon tonnerre pour nous alfervir, je lut dirais : je brave ta foudre, tyran , & je m'enfevelirai ions les rumes de mon pays.

J'aimais le gouvernement monarchique de la conftitution ; je le croyais propre à l'efprit national; mais, pour mon ame, j'aimais celui de la république : apprends donc, d après mes fyftêmes, à refpeéter ce gouvernement. r

C'efl atnfi , Frédéric , qu'une républicaine exhorte 1m concitoyens à réfiſter à l'opprefſion : fi |'am-

bifon nous diviſe encore , tu pourras , ainſi que les autres tyrans , eſpérer de nous vaincre un jour * mais , h nous fommes un;s , que deviendrez-vous ' troupes errantes' de viſionnaires couronnés ? Vos trônes aeriens, vos feeptres de verre, vos titres fembables eus bons billets de la Châtre, & toutes vos folles eſperances , ſe réduiſent à un fi. Je conviend, ai philoſophiquement avec toi , que notre bonheur dépend également d'un fi : fois peifuadé qu'en te donnant une leçon, je veux, fi je le puis, effrayer les peuples de 1 ecole des tyrans. Rappelle ta raifon : ne crois plus a des rêveries menſbngères : retire-toi pruaement du territoire français. Je te fouhaite un ben voyage , & fuis avec toute la franche d» tegalite, Marie -Oumpe DEGOUGE' n

LE SILENCE DU VÉRITABLE PATRIOTISME

Peuple Français , montre -toi digne des principes républicains ; écoute, à ton tour, la vérité 3 chéris-la fur tout î elle peut feule te fervir 8c te fauver.

Pavois vécu jufqu'au moment que j'ai cru qu'il n'étoit, plus en mon pouvoir de faire le bien de mon pays , 8c de démêler d'où partoit la trahifon • la lumière vint tout-à-coup frapper mes yeux ; & quel que fût fon éclat j'ai relié long-temps dans une telle confuffiôn d'idées, qu'il m'étoit impoffible de prononcer mon opinion ! Cependant je puis actuellement me montrer telle que je fuis née , telle que je mourrai, libre î Libre, mes Concitoyens , pour fauver ma patrie , fl je puis y contribuer.

Qu'il e(l beau de fervir la caufe du peuple î qu'il * eil beau de mourir pour elle ! mais qu'il efl affreux

(ii)

de mourir fans emporter l'idée confolante deTavoir

fauve des pièges où tous les malveillans Font entraîné ?

Vous n'ignorez pas, Citoyens, que je me fuis attachée principalement à détourner forage qu'un égarement populaire appeloit fur la nation françaife; mes écrits font une prophétie exacte de tout ce qui s'eft paffé fous nos yeux.

Que de maux j'aurais prévenus , fi l'on avoit voulu m'écouter ! que de fang on auroit épargné, fi l'on avoit voulu me croire ! & nous n'en ferions pas moins républicains.

Le fang , difent les féroces agitateurs , fait les révolutions. Le fang même des coupables , verfé avec profufion & cruauté, fouille éternellement ces révolutions, bouleverfe tout à - coup les coeurs , les efprits , les opinions ; & d'un fyfième de gouverne* ment , on palfe rapidement dans un autre. L'hiftoire de l'Univers en offre plufieurs exemples. Les cruautés paffées , celles dont on nous menaçait enèore , avoient changé l'efprit public ; les bons citoyens , comme les mauvais, fuyoient la Capitale ; & k plupart des habitans, s'ils avoient ofé en convenir, defiroient l'approche de l'étranger, tant la barbarie de ^intérieur rendoit celle de l'ennemi foutenable ! Voilàcomme nous avons failli perdre à jamais notre liberté ; les malveillans ont été reconnus fous le manteau du patriotifme ; la véritable liberté &- la- bonne

égalité ont repris leurs fains droits , & les agitateurs

.°n! îrdl!, 's atl fiïence ■ q«e dis-je : ils font confondus; le ceflin des armes vient à l'appui de cette vidoire, & nous femmes a jamais délivrés , fi l'amour de la patrie achève de reproduire le bon efprit de 89 : n en douiez pas Citoyens , mais éloignez de votre e;n ces profcriptions infâmes qui dénaturent l'homme, & qui perdent les gouvernemens ; pénétrez - vous de cette vérité & de ce tableau hideux par lequel de crue, s agitateurs ont fouillé la nation françaife ; je veux le remettre fous vos yeux , mais avec des couleurs favorables : autrement , comment pourriezvous en fouienir l'horreur ?

Parts, cette mère des arts & des talens, cette reine aes cites , n'offroit plus aux voyageurs, aux habitans qu'un vafie repaire , 3c l'on n'y diftinguoit plus le véritable patriote du faux ; la rage de l'intérêt particulier l'emportoit fur l'amour de l'intérêt public; le peuple, malgré lui, étoit entraîné dans le crime; l'on égorgeoit

impunément des milliers de citoyens , dont la plupart étoient coupables.... il faut bien le croire; mais, Citoyens, la vie de l'homme est - elle si peu de chose aux yeux de l'humanité , qu'on ne daigne pas examiner pour quoi on la lui ravit ?

La Russie , long - temps confédérée comme une nation barbare , nous donne un grand exemple d'humanité en reléguant ses criminels dans des terres incultes; & les Français, si humains par nature , n'ont pas eu à imiter la pitié & la clémence des Russes !

Hélas ! quand

tous les gens-de-lettre . ^ .ture des républicains sur le code pénal , afin d'abroger même la peine de mort sur les criminels , s'attendoient-ils que, dans une révolution opérée par les lumières de la philosophie , au bout de quatre ans , les Français donneroient la mort sans relâche pendant trois jours & trois nuits à leurs concitoyens ? Mais ce ne font pas des Français qui ont commis de semblables atrocités ; ce font des tigres ennemis des hommes , déchaînés contre nous par des puissances étrangères; c'est par de semblables moyens qu'ils ont voulu nous affervir, tromper les citoyens & nous faire retomber dans un état de barbarie & d'esclavage. Ces affreux despotes exerçoient sur nous leurs cruautés ; mais qu'ils frémissent ! nous ne sommes pas vaincus. Si les Français eussent été capables de ces forfaits , déjà vous verriez ces bourreaux , en proie au remords , poursuivis par ces ombres errantes , par ces veuves éplorées , par ces fils désemparés qui leur redemanderoient un sang dont il n'appartient qu'à la Loi de disposer. Je fais qu'en tenant ce langage, j'attire sur ma tête le glaive des aristocrates ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que je brave leur ruse ; & certes , je ne les ménagerai point quand il s'agit de sauver la chose publique, environnée des ennemis du dedans & du

dehors. Je peux courir à ma peite en fervant mon pays loyale-
ment comme je lai toujours fait.... ç'ell le fort des grandes âmes.
Je

- *4 tyrans quand ils font triomphans, c en courir a la fortune
ôc aux dignités ; mais jamais, vous lé favez Français , & vous en
êtes actuellement convaincus , un fernbiable faiaire ne flatta mon
ambition. Semblable à Roland, j'avertis Louis XVI, bien long-
temps avant lui , du fort que lui préparoit une cour perfide ; ôc
aujourd'hui j'avertis mes concitoyens des trames tiilues fourde-
ment par de nouveaux eon pirateurs.

Peuple Français, ce n'eft point afiez d'avoir pris ta defenfe fous
le despotifme de l'ancien régime , d'avoir fauve la partie indigente
des horreurs de la misère dans le grand hiver , d'avoir forcé la
bienfaifance des riches par mes écrits énergiques ôc touchans : je
te devois encore des avis falutaires. Songe que tu es républicain;
fonge que ce titre te fuffit pour faire grâce un jour au tyran qui t'a
fi long-temps captivé ; fonge que tu ne feras grand qu'en rempor-
tant cette première victoire. Les Romains chafsèrentlesTarquins :
il faut chaffer Louis XVI , l'éloigner de notre gouvernement : fa
préférence en aitéreroit la propérité! Ah ! combien j'ai maudit fon
arredation à Varennes ! Que t'importent Louis XVI, fa femme, fes
enfants , ôc tous les potentats de FEurope ? Vainqueur, tu briferas
les feeptres des tyrans, Sc tu les verras tomber de deffus leur pié-
deflsl, comme ils ont difparu de la Capitale par le fouffle leul
d'une femme : que mon fexe efl interefant , quand il n'a porté fes
mains que

fur les me * ^

poignard <5c -

dis pas davantage , il me tait horreur.

Peuple Français, apprends que les plus ardents à la destruction de la royauté, n'étoient ni patriotes ni républicains : ils feroient leurs projets non tes intérêts : mais qu'ils frémissent ! tes yeux une fois décollés , tu demanderas leur punition au fénat français; que dis-je ? est-ce à moi de parler de vengeance , de haine ? Si ma faible voix s'est fait entendre dans le cœur de tous les citoyens c'étoit pour y répandre le calme, la clémence & l'amour de mon pays., Sensible auteur de Fini l'enfant de Virginie , peintre brillant de la nature , tu m'as persuadée , dans ta (impie & touchante conversation , que j'étois un ange de paix : j'accepte avec transport ce titre glorieux; il me préfère un nouveau devoir plus digne de mon âme & de mes principes. Et vous , membres respectables de la Convention nationale, Pétion, Condorcet, Vergniaud , Brilfot , & tous ceux qui n'ont embrassé comme vous que les vrais intérêts de la patrie , vous me rendez bien justice.

Enfin , je me retrouve dans les principes de ces hommes célèbres que j'avois un moment soupçonnés. Le patriotisme de chacun court au même but; mais il a ses nuances, comme toutes les passions. Dans les époques révolutionnaires , le soupçon , la défiance sont naturelles. Les vrais patriotes n'accusent pas gratuitement : les méchants condamnent tout jusqu'à la

ii6)

vertu même. Air dépourvu de preuves , l'imposture supposée à l'évidence.

Une personne que je pourrais soupçonner d'aristocratie , aurait voulu me persuader que les malveillans trouveroient jour de glifier mon nom dans la liste civile : certe je les en défie. Ce dont je

fuis convaincue , c'est qu'on ne publiera point des lettres de moi , qu'on a dû trouver chez le fleur de Briffac , la princefle Lamballe & la Porte , Intendant de la fille civile ; mais il me refte , entre les mains , copies & réponses. Il faut donc que j'apprenne moi même au public quel est le genre de rapport que je pouvois avoir avec une cour perfide. Puisque les délateurs se taifent sur mon compte , je vais déposer avec ma précipitation ordinaire , toute cette correspondance sur le papier, Se en faire palier les originaux au Sénat François.

Grâce „ grâce, mes concitoyens , pour le style je n'ai ni teinturier ni faiseur : je communique moins mes écrits qu'un auteur. Je pourrions peut-être convenir que je suis humble pour corriger les autres , & d'une infouciance amère pour laiter passer toutes mes fautes à l'impression. Je dis toujours avec mon ame , 6c jamais avec mon esprit. En lisant l'épreuve de ces deux adresses , j'ai senti qu'il faudroit les recomposer pour plaire aux pures critiques ; mais, comme je ne fers que la patrie , la fainte philosophie 6c le peuple , que m'importe le reste ? .Signé j Marie-Olympe DEGOUGES.

Ces adresses n'avoient que le mérite du moment j elles ont été retardées à l'impression.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/adresseaudonquicoogoug>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.